

Le « do-it-yourself », radicalités et limites de l'autonomie des pratiques culturelles

À première vue, le « do-it-yourself » (fais-le-toi-même) semble représenter une radicalité forte. Mise en avant par le punk, cette pratique consiste à renoncer à passer par les instances dominantes des industries culturelles pour promouvoir une appropriation tant des moyens de production que de diffusion. Ces processus représentent de la sorte une expérience de l'autonomie, d'autant plus intéressants qu'ils concernent aujourd'hui une palette de producteurs artistiques bien plus large que le seul cas des scènes punks ou autres. Bien plus, ce terme semble pouvoir s'appliquer à des pratiques qui excèdent le seul milieu culturel, comme le militantisme, l'autogestion mais aussi les pratiques de consommation. Le « do-it-yourself » est ainsi actuellement repris à différentes sauces, qu'il s'agisse de cuisine, de décoration ou autre. Une telle généralisation est un indice que la « radicalité » de ces pratiques doit subir une « critique impitoyable ». Les limites de l'émancipation par le « do-it-yourself » concernent notamment sa tendance au localisme, sa capacité à faire bouger les rapports de force, à remettre en cause la domination dans la répartition sociale des moyens de production. Elles sont également relatives à sa récupération par le système capitaliste contemporain, qui se satisfait parfaitement de sa dimension culturelle. Dans cette optique, le « do-it-yourself » ne finit-il pas par représenter une résignation dans « les moyens du bord » et une maximalisation du capital personnel à disposition ?

